

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

De l'architecture

Almanzor Ratapopoulos

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31178ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ratapopoulos, A. (1987). De l'architecture. *Liberté*, 29(5), 13–20.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ALMANZOR RATAPOPOULOS

De l'architecture

Mort en 1986, Almanzor Ratapopoulos s'est intéressé à tout et laissa d'innombrables manuscrits, tous fragmentaires et inachevés. On pourrait dire de son œuvre qu'elle est délabrée, non que le temps l'ait éprouvée, mais à cause de son caractère de ruine anticipée. Ratapopoulos savait-il qu'il allait mourir à 40 ans et ne pas pouvoir mener son œuvre à terme? D'aucuns le croient, imputant à son esprit stressé une impatience fondamentale qui l'empêchait de jamais se vouer à un ouvrage de longue haleine, lui qui ne nous aura légué que des morceaux, des bribes, des traces disparates, un peu comme Paul Valéry dans ses **Cahiers**, Valéry dont Ratapopoulos se réclamait parfois, à la différence près que celui-ci se savait nettement moins intelligent que son maître. Ratapopoulos n'eût pas pu écrire **Eupalinos**. Il lut presque tout ce petit livre dense, bien entendu; il le commença, si nous nous fions à son **Journal** (à paraître), dans son garni de l'avenue Van Horne, le poursuivit dans son trois-pièces de l'avenue du Parc, en lut d'autres pages dans son studio de La Cité, allait le terminer dans son loft du Vieux-Montréal quand il fut encore interrompu par ses démarches en vue d'acheter un condo dans l'Île des Sœurs. Le **Journal** ne dit pas s'il acheva jamais sa lecture. **Liberté** a publié son traité **Du char** dans un numéro spécial consacré à la question de la langue (mars 1987); cette fois, nous avons l'honneur d'offrir à nos lecteurs des fragments d'Almanzor Ratapopoulos que nous avons classés et numérotés, et qui sont consacrés, plus ou moins, à l'architecture. En raison du caractère souvent succinct de ces fragments, et parfois sibyllin, nous avons cru bon de les faire suivre de nos commentaires.

1 Le premier toit: la calotte crânienne. Le cœur: cuisine et chauffage central. Etc.

L'anthropomorphisme joue un grand rôle dans la pensée de Ratapopoulos. Ici, la maison est le corps; et inversement, le corps est une maison. Ratapopoulos n'a pas prolongé cette réflexion: qu'eût-il fait, par exemple, des mains? En revanche, on peut imaginer une correspondance bouche/porte, yeux/fenêtres, nez/système de ventilation, oreilles/système de son, peau/murs, plante des pieds/sol, etc. Un tel anthropomorphisme butera toujours sur le problème ardu de savoir qui, si le corps est une maison, l'habite.

2 La grotte: vivre dans une bouche, un estomac. Le HLM: dans un cube. Böll rapproche la peinture abstraite du plan des tuyaux dans un immeuble ou du réseau des fils électriques. Beaubourg: le dedans est dehors. Idée pour un musée futur: dedans, des roches, des ruisseaux, des arbres, des animaux; et dehors, appendus aux murs, les toiles (si on pouvait se débarrasser des intempéries: froid, pluie, chaleur excessive, pollution, fiente des pigeons, etc.). Retour dans le ventre du monde! À preuve: les caves, les discothèques, ces grottes.

*Saisissante histoire en raccourci de l'humanité dans son rapport avec son habitat! Le livre de Böll dont il s'agit, c'est **L'Honneur perdu de Katharina Blum**. Par ailleurs, en effet, à Beaubourg, les tuyaux sont dehors, et non plus dedans; Pierre Vadeboncœur a publié une belle étude du phénomène architectural que représente Beaubourg dans **Liberté** (no 132). Mais à Beaubourg, les toiles sont encore exposées à l'intérieur; si Ratapopoulos va plus loin, il oublie de poser la question de savoir si, dans l'avenir, les musées existeront encore, qui sont les temples du passé. Dans l'avenir, le passé même existera-t-il encore? Nous n'avons évidemment pas la réponse; nous l'aurons cependant un jour. À noter l'extrême cohérence (certes un peu elliptique) de ce fragment de Ratapopoulos,*

bien clôturé: la boucle est bouclée, le monde est un ventre (ou une bouche). Retour à la case Départ. L'homme de Cro-Magnon reviendra-t-il? Dans la discothèque enfin se retrouve, oui, l'ancien conflit entre le Haut et le Bas: l'Olympe (les lumières stroboscopiques de Zeus) et le Styx (l'obscurité favorable aux menées de Hadès non moins qu'au flirt des adolescents). Yin et Yang, si vous préférez, ou Dieu et Diable. Qui le sait? Quand deux jeunes dansent ensemble, collés, connaissent-ils l'enjeu? Lui trouve-t-elle de l'esprit, ou seulement un corps fringant? Et lui, est-il brûlé par la chaleur du corps de sa compagne, ou bien cherche-t-il l'illumination et à pénétrer son corps de lumière? Mais nous nous éloignons peut-être de la pensée de Ratapopoulos.

3 Condo, condom.

Des statistiques récentes (1987) confirment l'intuition de Ratapopoulos, à savoir que c'est dans les condos qu'on utilise le plus fréquemment les préservatifs. Cette note a un intérêt sociologique, tout au plus; et linguistique, peut-être, dans la mesure où sont ici rapprochés, de façon apparemment incongrue, deux mots parents par la forme, presque homonymiques, mais dont le sens aussi, après analyse, converge.

4 De l'influence du sida sur l'architecture et l'économie. Le virus, ce bandit, va bénéficier aux serruriers: on va vouloir des portes mieux closes. Et nuire aux vitriers: on va vouloir des fenêtres plus petites.

Ratapopoulos, on le voit, saute aisément d'une sphère (celle des maladies) à d'autres (celles de l'économie et de l'architecture). Il fait des rapprochements entre des termes lointains. Le psychique (peur de l'autre sexe) et le physique (variation des revenus, dimension des fenêtres) entretiennent chez lui une relation étroite. On

verra également dans d'autres fragments, dans **De la médecine** et dans **De l'industrie** notamment, où le conduit sa méthode, sciemment surréaliste pourrait-on dire, qui lui fait faire de surprenantes et éclairantes comparaisons entre des termes apparemment éloignés comme la capote et le sac Glad, comme le système monétaire international et les globules sanguins, comme le tourisme et les métastases du cancer. Une curieuse mentalité, une pensée profondément **anormale** (sans norme) semble présider à ses raisonnements, dans laquelle une permanente oscillation de la conscience trouble le savoir, comme s'il n'y avait jamais de **données** si ce n'est à titre perpétuellement hypothétique. Et pourtant, il arrive à des sortes de résultats, évidemment discutables, pour ainsi dire immuablement temporaires, précieusement factices, minuscules et amples à la fois. Ici, tout peut être la cause de tout, ou son effet, dans un maëlstrom infiniment spiraloïde, proprement ahurissant. Et on ne pourrait mieux cerner (façon de parler) sa vie intérieure qu'en la comparant avec le sirocco soufflant dans le Sahara. Pour en revenir à ce fragment-ci, écrit en 1986, il est difficile d'en vérifier la validité; sa teneur est essentiellement, bien que modestement, prophétique. On verra bien si la surface des fenêtres diminue! Mesurer cette diminution ne sera pas aisé, il est vrai; et si elle est constatée, ou si par contre on constatait plutôt l'agrandissement des fenêtres, peut-être aussi quand même causé par le sida, plus mystérieusement il est vrai, cette modification pourra être attribuée tout aussi bien à d'autres causes que le sida (ou la peur du sida), par exemple au réchauffement de la planète (s'il a lieu), encore que le dit réchauffement pourrait n'être pas sans relation (de cause ou d'effet) avec le sida (ce qui reste également à prouver: on pourrait commencer à analyser cette connexion par exemple à partir des frigos, ces machines à changer le chaud en froid grâce au frion, ce gaz qui détruit la couche d'ozone entourant le globe, faisant des trous et empêchant l'ozone de filtrer les rayons solaires nocifs, réchauffant l'atmosphère et conduisant les gens à s'acheter plus de frigos et de congélateurs, et à causer leur perte plus rapidement; d'où le désarroi des amoureux, et partant, l'augmentation du nombre des homosexuels, ces vecteurs du sida; et partant, la baisse de la natalité; et partant, la nécessité pour les pays industrialisés d'accueillir de nouveaux

immigrants, et notamment des Africains, ces autres vecteurs du sida; et aussi, l'augmentation des maladies en général, et donc des transfusions sanguines, et partant, des risques de transmission du sida; et enfin, d'où le désespoir de certains devant tout ça, dès lors susceptibles de devenir des adeptes de la seringue et, eux aussi, des vecteurs du sida).

5 Ô Lord Melchett! Ô Grace Aguilar!

*On ne sait ce qui prend ici Almanzor Ratapopoulos, pourquoi il invoque ces deux illustres inconnus (mais dont les noms, gravés dans le béton, ornent, avenue Van Horne, près de l'avenue Stuart, les linteaux des deux portes d'entrée d'un bloc d'appartements tout à fait banal). L'immeuble en question fut-il bâti par le couple Melchett-Aguilar? Ou pour lui? Il n'y avait probablement aucune raison spécifique au lyrisme subit de Ratapopoulos; raison de plus, pour lui, de détonner, encore une fois. Dans un asile, il se fût piqué d'être sage! Génie ou cabotin, qui le dira? Peut-être était-il ici fasciné par la marque pure de l'écrit, par ces seules lettres sculptées dans la pierre? Ou alors ces noms de **personnes** qui n'étaient les noms de **personne** le retinrent-ils, comme d'abstraites reliques humaines, un peu comme on en voit sur les pierres tombales et qui donnent à rêver de fabuleux ou de mélancoliques destins? Inconsolablement nostalgique, notre Ratapopoulos, mais de quoi?*

6 Civilisation de l'œil. Cages de verre, vitres glacées. Les emballages de cellophane. L'écran cathodique. Photo, cinéma, BD. On voit tout, mais comme avec des lunettes. On aura tout vu. Impression permanente de déjà vu. Or tout reste à voir.

Notes peu originales, qui laissent une impression de déjà dit. Un critique signale que Ratapopoulos portait lui-même des lunettes; il étudie toute son œuvre à partir de sa myopie. Non mais.

7 Un jour, les gratte-ciel fondirent comme beurre au soleil (...)

*Ce conte inachevé témoigne à tout le moins de l'insatisfaction de Ratapopoulos: il ne devait pas aimer les grandes villes modernes. Dans son **Journal**, il parle de s'acheter une cabane au fond des bois. Le fit-il? On l'ignore.*

8 Les deux griffons sur le toit; avenue Van Horne.

Un chercheur les a repérés, avenue Van Horne effectivement, près de l'avenue de Vimy. Cette notation de Ratapopoulos confirme son sens de l'observation, sa curiosité, mais plus particulièrement son souci de retracer, dans notre terne civilisation, abstraite et uniforme, les marques laissées, comme des blocs erratiques, par l'antique foi, par les vieux mythes.

9 Aide-toi et le Ciel t'aidera, dit Héraklès au charretier dans la fable d'Ésope. Aujourd'hui, la publicité dit: aide-toi et Shell t'aidera. Les compagnies pétrolières ont remplacé les dieux de l'Olympe — ou bien elles préparent leur retour?

Si nous plaçons ici ce fragment, sans rapport apparent avec l'architecture, c'est qu'il éclaire le fragment précédent, et d'autres. La réflexion de Ratapopoulos suivait d'ailleurs son sinueux cours indépendamment des thèmes sous lesquels nous sommes forcés de classer ses fragments. Sa pensée, comparatiste jusqu'à l'absurde quand ce n'était pas jusqu'au sens, lui faisant faire des bonds non seulement en avant et en arrière, mais souvent de côté. Du reste, les compagnies pétrolières sont bel et bien les divinités tutélaires des architectes canadiens, vu qu'elles fournissent le mazout et qu'il faut que les architectes, c'est un de leurs soucis majeurs, construisent des

maisons que leurs propriétaires ne se ruineront pas à chauffer. On notera par ailleurs que la référence de Ratapopoulos au paganisme exclut soigneusement toute allusion au christianisme (voir cependant son *De la religion*).

10 Tout se tient.

Cet aphorisme, qu'on peut dater de 1976, un des premiers textes de Ratapopoulos, a été maintes fois commenté, et de toutes les façons imaginables. On sait que dans le manuscrit figurait ensuite la subordonnée: «si tout ne tient pas debout». Mais cette touche d'humour, si c'en était une, fut biffée. Retenons que Ratapopoulos ne croyait pas au Hasard, «grand dieu de notre époque» (*De la religion*). Tenons-nous-en à cela, pour l'instant.

11 Il n'y a pas grand-chose à dire de l'architecture actuelle (circa 1982), parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire de l'homme actuel, parce qu'il n'est pas inspiré. Bien plutôt, tout l'aspire; et le monde s'en saisit comme le fait un aspirateur d'une poussière. C'est Almanzor qui vous le dis, fêtu soi-même mais conscient de l'être.

Pensée assez décevante finalement: le *De l'architecture* de Ratapopoulos n'est pas un de ses ouvrages majeurs, et il n'en restera peut-être rien dans quelques années. Autant en emporte le vent! Est-ce sa faute, ou celle d'une architecture qui ne l'inspirait pas? On trouverait des arguments dans les deux cas: Ratapopoulos n'est pas un spécialiste de l'architecture; par contre, et cela crève les yeux, un centre d'achat, ce souk pour automobilistes, n'est pas Baraboudour.

12 Finalement, tout est pareil. Une banque, un aéroport, un supermarché, quelle différence, toutes proportions gardées, sinon la fonction et le contenu? Un restaurant, une librairie, un poste de police, une aréna, un bureau de poste, une école, en Amérique, en Europe, dans l'Arctique, au Basutoland: tout ça, en gros, avec de rares variantes dues moins au contexte local, culturel ou géologique qu'au prix des matériaux, tout ça vous a un mur de briques, une porte vitrée, de larges fenêtres d'aluminium; c'est rectangulaire avec un toit plat (et une enseigne immense, pour que vous n'entriez pas chez le croque-mort plutôt que dans une boucherie, dans une église plutôt que dans une salle de quilles). Tout ça fonctionne très bien; justement, si ces bâtisses avaient un style (à elles, ou le vôtre, si vous en aviez), ça pourrait vous distraire et vous donner des idées. Comme ça, c'est mieux. C'est même parfait: parfaitement vide, blanc, nu, nul, propre, insignifiant, neutre. Et ce n'est pas en coloriant les murs de lignes jaunes ou mauves que vous allez donner au bâtiment une âme. L'âme, c'est plus profond que ça; et (vous êtes: *biffé*) nous sommes plutôt creux.